

MARC ANGENOT : EN QUOI SOMMES-NOUS ENCORE PIEUX?

Je me propose de développer ce soir une réflexion sur l'état actuel des croyances dans les sociétés d'Europe et d'Amérique du Nord. Il est bon de poser à la société d'aujourd'hui une question qui fut celle de Nietzsche : En quoi sommes-nous encore pieux?

Je prends pour point de départ l'hypothèse d'une ultime étape désormais atteinte de la sécularisation et du désenchantement du monde occidental – ce qui va m'amener à commencer par distinguer les différents sens de cette notion de sécularisation et à confronter les théories qui la définissent.

Loin de me contenter d'étudier les reculs ou les retours allégués des religions révélées, des religions de la transcendance, je vais prendre en compte les théories qui débattent de la dissolution récente du sacré politique, de cette «sacralisation de la politique» qui fut le propre du 20^e siècle.

Ceci m'amène à interroger la conjoncture nouvelle comme résultant à la fois de l'effondrement de ces religions politiques à la fin du siècle vingt et des ultimes progrès de l'anomie et de la privatisation des croyances religieuses traditionnelles – deux notions que je voudrais approfondir.

Sécularisation

«Sécularisation» est un terme synthétique pour désigner une dynamique séculaire impliquant toutes sortes de changements cumulatifs dans le droit, la politique, la vie publique, les mœurs, les «mentalités», changements étalés sur une longue durée de trois ou quatre siècles et toujours en cours apparemment – une part du débat dont je vais parler consistant à demander en fin de compte: vers quel aboutissement, tout ceci, quel aboutissement souhaitable ou probable?

Envisageons d'abord la sécularisation sous son aspect le plus concret, – et comme un processus qui, en fait, est intégralement accompli et derrière nous: le recul des églises, des confessions religieuses organisées dans les divers secteurs de la vie politique et sociale où elles dominaient autrefois: dans l'école et ses enseignements, dans la diffusion des savoirs, dans la santé «publique» et les institutions charitables, dans le droit et les législations – somme toute, la perte de l'autorité et de l'influence temporelles des églises. Le contrôle de ces secteurs est passé peu à peu, au cours des trois derniers siècles, des institutions ecclésiastiques à des institutions séculières – c'est à dire dans une large mesure, à des bureaucraties d'État.

Ce processus peut se décrire de façon linéaire par succession d'étapes: on part du moment où les valeurs religieuses et les appareils d'église qui en ont le monopole englobent, contrôlent et absorbent presque tout de la vie sociale – et on narre des épisodes successifs de reculs. En ce sens, le mot désigne non seulement une suite d'événements concrets, mais il aboutit à une somme supérieure à ses épisodes: ce sont des événements qui se cumulent, qui font boule de neige. La nationalisation des biens du clergé par la Révolution, la suppression des délits religieux en droit positif (blasphème, sacrilège etc.) sous la Monarchie de juillet, le rétablissement du divorce en 1884, l'interdiction des congrégations enseignantes par Jules Ferry: ce sont, pour la France, des événements précis, séparés dans le temps, mais qui, mis ensemble, esquissent un vecteur cumulatif.

La sécularisation est ici envisagée et définie avant tout comme un processus de séparation: de l'État, du droit, de l'enseignement (et des vérités enseignables), des mœurs publiques, des valeurs morales officielles.

La part du juridique en ce processus, le juridique qui se trouve «autonomisé» ipso facto, est décisive: l'abrogation des lois sur le blasphème, le repos dominical, le mariage, les paris, les débits de boisson, les cimetières etc. ponctuent les deux siècles modernes dans tous les pays occidentaux.

Si le monde séculier et l'État ont «arraché» au bout du compte aux églises la partie rationnelle de leurs activités (conserver et recopier des manuscrits, gérer des asiles et des hôpitaux, enseigner aux enfants), ils ne leur ont laissé – tendanciellement – que le magique (trans-substancier le pain et le vin, effacer les péchés).

Dans le sens suivant, la sécularisation-2 désigne encore un processus extérieur observable, mais qui n'émane pas de l'État et des institutions, un processus qui, mesurable et concret, d'ordre sociologique, semble signaler pourtant quelque chose d'intime et de profond: c'est ce qu'on appelait jadis la «désertion des autels», l'abandon des pratiques religieuses publiques par la majorité de la population, processus toujours en fort décalage temporel avec les périodisations de la sécularisation 1.

Et processus – je prends le cas, bien documenté, du Royaume Uni – dont l'accélération et l'aboutissement à un étiage vraiment bas sont récents, pas antérieurs à 1960, les paramètres retenus étant: fréquentation de l'église ou du temple, mariages, baptêmes, funérailles, catéchisme. Les chercheurs notent que les Anglais persistent jusqu'à ce jour à se dire membres de la Church of England, de l'Église presbytérienne etc., mais que pour la majorité d'entre eux cette affirmation ne correspond plus à aucune pratique. On peut supposer aussi que depuis longtemps dans l'Europe des petites villes et des

villages, la fréquentation religieuse ne répondait plus qu'à une routine conformiste qui a fini par peser. Ce qui va achever, dans les années du milieu du siècle, la sécularisation-2 dans les campagnes, ce sont ... la télévision, la bagnole et l'ouverture de centres d'achat!

La sécularisation-désertion des pratiques 2 a abouti ainsi presque partout en Occident à un étiage très peu élevé de pratiques religieuses publiques et de participation aux rites. Ceux qui prétendent en douter ne font pas la comparaison avec l'état des choses, dans un pays, une société ou une région donnés, quarante-cinquante ans auparavant.

Les USA font dit-on, seuls exception, toutefois il importe de noter qu'une baisse continue de la pratique religieuse s'y observe aussi depuis le temps d'une génération et plus. J'y reviens dans un moment.

3. Troisième sens enfin, censé le plus «profond» et pour certains, le seul décisif: celui de la sécularisation comprise comme progrès de l'incroyance dans les têtes, comme «déclin de la foi», comme dé-divinisation des esprits, comme abandon par la plupart des hommes des «fables» religieuses et perte d'intérêt pour les dogmes, comme tendance chez des humains en nombre croissant de ne simplement plus recourir aux conceptions religieuses pour donner du sens à leur vie.

Cette incroyance moderne est difficile à délimiter car, renonçant aux dogmes, à la soumission à une autorité spirituelle et à la communion visible et «confessante» avec une communauté de croyants, elle ne va pas jusqu'à exiger, cela va de soi, l'abandon de toute aspiration à une plénitude, ou le renoncement à chercher, et d'aventure à trouver, un sens ultime aux choses de la vie – quand bien même des rationalistes intransigeants jugent cette quête vaine.

Dans plusieurs pays, des enquêtes d'opinion sur la durée d'une ou deux générations prétendent mesurer les progrès de l'incroyance ou du moins les progrès d'aveux explicites d'incroyance – ce qui n'est peut-être pas synonyme. Ces progrès, souvent récents, sont néanmoins eux aussi continus et marqués dès qu'on prend du recul sur la moyenne durée. Ainsi en Angleterre, dans les années 1950, 43% des répondants disaient encore croire en un Dieu personnel. Le chiffre était tombé à 31% dans les années quatre-vingt-dix. Dans une enquête nationale de mai 2000, il est de 26%.

Les trois niveaux distincts, qui ne sont pas toujours bien distingués, de la «sécularisation» entraînent une masse de malentendus où les uns, qui retiennent avant tout le sens 1, polémiquent à contresens et à perte de vue contre d'autres que n'intéresse vraiment que le sens 3 etc.

Je soutiens que l'essentiel de la sécularisation réside dans le sens 1. Dans l'Ancien régime civilisationnel qui va jusqu'au 19^e siècle, la religion structure l'ordre politique et l'espace public, elle est la source première de la loi comme celle des règles sociales et des mœurs, ceci est indiscutable. Mais que la «foi» pénètre en ces temps anciens intégralement les consciences de tous, ceci n'est pas du tout certain et ce n'est pas ce qui importe. Les siècles anciens, de génération en génération, de haut en bas de l'échelle sociale, ont eu leur lot de négateurs, d'esprits forts, de sceptiques, de pyrrhoniens, d'épicuriens, d'indifférents aussi, ils ont eu des moqueurs allègres des choses sacrées et probablement de véritables athées in petto en grand nombre, – qu'ils fussent grands de ce monde ou pauvres hères blasphémateurs. Ce que je crois important de souligner est que l'âge de la religion structurante – concept indiscutable – n'est pas du tout synonyme, comme on en fait l'équation trop facilement, d'un âge d'homogène crédulité. Une société religieuse est une société où la «foi du charbonnier» – comme le «mysticisme» et l'«enthousiasme» – n'est jamais le fait que d'une minorité.

Dans ce contexte, le moment-clé de la sécularisation n'est pas celui, insaisissable, où les gens en majorité cessent de prier et de craindre Dieu, c'est celui où se défait l'axiome longtemps évident – axiome politique par nature et aucunement «religieux» – que la religion est indispensable au bon ordre social et à l'exercice du pouvoir, c'est celui où d'autres moyens, étatiques, de l'assurer, ce bon ordre, entrent en concurrence avec la simple soumission des peuples à Dieu et où les prétentions des Églises de se mêler des choses temporelles se mettent ipso facto à être vues par les dirigeants séculiers comme des «empiètements».

Les trois sens de sécularisation, une fois rapprochés, suggèrent inévitablement, à ce qu'il semble, un paralogisme ou un schéma fallacieux, lequel a dominé au 19^e siècle, siècle enthousiaste pour les progrès linéaires et fataux: celui d'une sorte de logique «des dominos» qui seraient applicables au processus global. L'aboutissement du processus 1 entraînerait automatiquement à terme 2, qui entraînerait finalement 3 qui aboutirait à une éradication – la sécularisation des institutions, lent processus étalé sur plus de quatre siècles, sécularisation combinée aux avancées de la science, aboutissant fatalement, quoique non moins lentement et avec un décalage qui reste à expliquer, au recul des pratiques, puis enfin à la dé-divinisation, Entgötterung, des consciences, au désenchantement rationaliste intégral des esprits – à l'exception de quelques esprits faibles et de quelques «résidus» de croyances irrationnelles sur l'importance desquels les avis et prévisions variaient.

Le concept de religions séculières

Un concept hante la pensée historique et politique du 20^{ème} siècle, le concept de «religion séculière» ou «religion politique». c'est à dire la caractérisation des Grands

récits de l'histoire, du «progrès» de l'humanité, et celle des militantismes de masse des 19^{ème} et 20^{ème} siècles — au premier chef le socialisme, mais aussi les idéologies totalitaires fascistes et nazie et, à de certains égards, les nationalismes modernes — comme de «religions politiques», apparues et implantées au cours du 19^{ème} siècle et «passées à l'acte» au siècle suivant. C'est par centaines que se comptent les ouvrages savants qui mettent de l'avant ces notions de Political Religions, politische Religionen, religions séculières ou religions politiques.

Le paradoxe des religions séculières se creuse dans la mesure où ces religions du second type sont vues, non comme des survivances, des archaïsmes, ou comme un soudain retour en arrière, mais comme de réelles nouveautés engendrées par la modernité même, comme «des produits de la sécularisation du monde laquelle a fait de la politique une sphère de l'action humaine qui ne veut pas connaître d'autre légitimité et d'autre critère de validation que les siens» Leur développement est ainsi une figure et une étape de la sécularisation même ... non moins que leur chute et leur disparition le signal d'une autre. Au désenchantement du monde, dû au recul des croyances révélées, les modernes auraient répondu non par une rapide résignation rationnelle leur permettant de voir d'un regard sobre les contradictions insurmontables du présent et le caractère inconnaissable de l'avenir, mais par une sacralisation de leur histoire, une sacralisation du potentiel du devenir humain.

Or, les ainsi nommées religions politiques qui ont ensanglanté le 20^e siècle se sont dissoutes en peu d'années. Elles sont désormais derrière nous.

La nouvelle bonne nouvelle: le réenchantement du monde

Avant de demander quelles conclusions tirer de ces processus convergents, il me faut faire état d'un thème à la mode ces jours-ci: celui du «réenchantement» allégué du monde occidental, de la «revanche de Dieu», du «retour du religieux», chassé par la porte et censément revenu par la fenêtre de l'histoire moderne, retour souvent rapproché de la «fin des Grands récits» politiques, celle-ci supposée expliquer en partie celui-là. Charles Taylor avec *Secular Age* vient de donner sa contribution à cette problématique que je trouve, disons-le d'emblée, en bloc, sophistique et dérisoire.

Voici que depuis quelques années, s'exprime de diverses parts une mise en question des théories de la sécularisation comme processus cumulatif irréversible, en faisant état de résurgences religieuses censées constatables «partout» – en Occident et ailleurs dans le monde. On annonçait la fin des religions et soudain «Religion is on the rise!» Divine surprise ! Au contraire, ajoute-t-on, ce sont les ainsi nommées «religions politiques», persécutrices des religions de la transcendance, qui se sont effondrées comme les châteaux de cartes qu'elles étaient. Les religions traditionnelles sont en voie

de regagner, elles vont regagner la place que celles-ci laissent vide. Les théories de la sécularisation comme progression fatale, vecteur inflexible, jadis acceptées pour argent comptant, auraient dès lors failli: elles échouent à rendre compte du regain allégué de la vie religieuse et même d'un retour massif que des chercheurs «spiritualistes» jugent prometteur.

«Réenchantement du monde», édicte le vieux sociologue US Peter L. Berger. Pour Peter Berger, ce sont les régions du monde demeurées laïques, les pays où le retour en force du religieux ne se constate pas (pas encore?) qui font anomalie et qu'il va falloir commencer à expliquer – car le monde pris en bloc «est aussi furieusement religieux qu'il l'a toujours été» et même davantage. «Désécularisation du monde», proclament de leur côté Norris et Inglehart dans *Sacred and Secular*. Retour du sacré, revanche du sacré, «fame di sacro», faim du sacré édictent d'autres non moins triomphalistes. «Revanche de Dieu» formule Gilles Kepel : depuis la fin des années 1970, un renouveau religieux se constaterait simultanément en Chrétienté, dans le monde juif, en Islam. La vieille thèse anticléricale de la mort prochaine des religions est devenue ce qu'il y a de plus ringard au monde! C'est comme une bonne nouvelle que plusieurs essayistes proclament à l'unisson: on assiste au retour actuel du religieux, chassé par la porte et revenu par la fenêtre de l'histoire. La modernité sans Dieu n'a pas su engendrer de valeurs! C'est elle, la modernité agnostique qui est position de faiblesse! «Jamais le sécularisme ne s'est trouvé dans une position aussi fragile parce qu'il est incapable de donner naissance à de nouveaux idéaux», triomphe le philosophe italien catholique Augusto Del Noce.

Après le 9/11, les livres sur le fait religieux ont, de fait, connu un boom extraordinaire. Les spécialistes de l'Islam qui accumulent livre sur livre depuis dix ans se joignent ainsi au concert d'une prétendue géopolitique dé-sécularisatrice et lui fournissent des arguments censés décisifs, – éclatants si je puis dire...

Mais en quoi peut-on tirer un quelconque argument réfutatif de fanatismes religieux certes en apparent progrès, mais émanant de pays et de cultures qui n'ont jamais entamé un quelconque processus de sécularisation dans aucun des trois sens distingués plus haut?

La «montée des fondamentalismes», islamiques, chrétiens, juifs, hindouistes (intégrés en un fallacieux idéaltype unique) est souvent utilisée comme preuve directe que le paradigme cumulatif sécularisation / modernisation ne marche décidément pas.

Ici encore l'objection vient aussitôt : les fondamentalismes dont on peut connaître sont plutôt une réaction aux promesses décevantes de la modernisation et aux effets de celle-ci qui déstabilise d'anciens préjugés (il n'est que de constater que tous les

fondamentalismes qui n'ont pas beaucoup de choses en commun, sont à tout le moins éminemment des anti-féminismes). L'Insistance sur la lecture littérale de textes sacrés n'est qu'un aspect superficiel du phénomène. Les progrès en certaines parties du monde, peu affectées par la sécularisation, de la terreur et de la violence au nom de la religion (comme jadis, aux temps de la sacralisation de la politique, au nom du Realissimum de la Race ou de la Classe) ne peuvent que très caricaturalement être assimilés à des progrès du religieux ou du spirituel!

Thèse complémentaire : La débâcle des idéologies de sacralisation de la politique serait l'occasion d'un renouveau (qui n'avait que trop tardé, ajoutent certains) du spiritualisme authentique... La décroissance en des religions «intra-mondaines» ferait automatiquement remonter les actions des religions de la transcendance. Décroissance totale d'un côté, celui des ex-«religions» maoïstes, castristes, tiers-mondistes etc., retour triomphal de croyance de l'autre: c'est le paradigme retenu et développé par Jean-Claude Guillebaud, dans La force de conviction et autres essais récents. On serait dans un jeu à somme nulle.

Rien des arguments et des faits avancés par les tenants de la dé-sécularisation, plus que rapidement passés en revue, ne me paraît solide, concluant ni cohérent, ni fondé sur des critères rigoureux. Rien ne me paraît mettre en question le schéma d'ensemble de la sécularisation et l'axiome du caractère irréversible de l'Entzauberung. Il s'agit la plupart du temps d'une forme de wishful thinking mélangeant sournoisement les niveaux, les problèmes et les régions du monde et les cultures et porté par l'air du temps – il faudrait chercher à comprendre pourquoi l'air du temps est porteur de telles conjectures, mais ce n'est pas la question ici.

Sans doute, depuis la Révolution iranienne, les Occidentaux ont appris à se ré-intéresser à ce qu'ils avaient oublié: la force immense que peuvent avoir, dans le reste du monde, les religions traditionnelles qui ne semblent pas du tout décrépitees ni sur la défensive. Mais cette prise de conscience de l'état psychique du monde extra-occidental ne peut se mêler sans confusion à un examen sobre de l'état des choses dans les pays où la sécularisation-séparation a abouti.

Se servir des pays d'Islam, travaillés par les fanatismes et les extrémismes, comme argument-massue contre le concept historique de sécularisation n'est pas sérieux. L'Islam (à l'exception incertaine de la Turquie), par l'essence même de sa culture, a résisté jusqu'à aujourd'hui à toute amorce de sécularisation. Il n'en a jamais pris le chemin dans la mesure où peut-être il ne saurait le prendre sans cesser d'être. L'Islam est-il insoluble dans la laïcité démocratique? Beaucoup d'islamologues font de l'Islam, dans son principe même et non par un caractère contingent susceptible d'aggiornamento, une théocratie fondée sur une Loi révélée. Une religion politique par

essence. Il ne saurait alors apparaître en Islam un État séculier, une véritable société civile, des institutions extra-religieuses; ce serait une contradiction dans les termes. (Après tout Mohammed fut un prophète, certes, mais, d'abord, il fut un fondateur d'État – ce que ne furent ni Bouddha ni le Christ.)

Autre phénomène qui ajoute à la confusion. En plusieurs pays du monde, la religion se confond avec l'identité nationale et elle maintient son emprise qui reste grande en de tels pays à travers celle-ci: c'est le cas, en Europe, de la Pologne, ce l'est aussi de la Grèce et de l'Irlande. Dans les pays où la religion est au cœur de l'identité nationale, le «revival» religieux est toujours porté par un patriotisme chatouilleux, manipulé selon les cas par des partis extrémistes ou par l'État.

Y a-t-il une exception américaine?

Les États-Unis forment un libre marché religieux depuis leur création. Ils n'ont jamais été le pays d'une confession monopoliste avec laquelle l'État eût été aux prises. La séparation des églises et de l'État y est garantie par la constitution et, quoi qu'en pensent certains Européens qui voient les choses de trop loin, elle est effective. Par ailleurs, les églises, églises chrétiennes à l'origine, ont intégré un ardent patriotisme américain à leur credo et ne se sont pas trouvées en conflit ouvert avec le régime démocratique comme l'a été le catholicisme romain en France et ailleurs en Europe. Les différentes confessions sont florissantes, la plupart des églises (et des «sectes», mais la distinction est fluide dans un pays où n'importe qui peut établir une église s'il se trouve des ouailles) sont bien adaptées à l'économie de marché, habiles même en marketing et rien ne vient réguler la «libre concurrence» entre elles.

Il se fait que, si l'on consulte les sondages et statistiques relatives à la pratique religieuse publique (ce que j'ai appelé sécularisation-2), à la fréquentation effective des cérémonies religieuses, le recul continu, sur les vingt dernières années, sauf exceptions régionales, est attesté – si le phénomène semble un peu plus tardif que dans les pays européens. En très gros, 20% des Américains vont à l'église ou à la synagogue, à la mosquée plus ou moins régulièrement et ce chiffre, bien qu'alimenté par une immigration pieuse, baisse lentement. Les Américains ont bel et bien «déserté les autels», mais il est vrai que beaucoup moins qu'en Europe ils se déclarent explicitement «incroyants», beaucoup s'identifient routinièrement à une religion familiale et ancestrale, sorte de résistance résiduelle, d'hommage rendu à une croyance perdue, déclaration vague de «spiritualité» sur quoi il me semble impossible de faire fond, mais dont il est permis d'interroger la signification psycho-sociale. Les États-Unis présentent un tableau de pratiques religieuses effectives en baisse continue, et un tableau bariolé de «religiosités à la carte», d'adhésions fluides et changeantes à des sectes et des «quasi-religions» thérapeutiques et thaumaturgiques qui est finalement

comparable dans ses grandes lignes à ce qu'on trouve partout ailleurs en Occident.

La réelle particularité américaine est d'ordre politique, de l'ordre de l'instrumentalisation politique de l'adhésion religieuse. La droite conservatrice américaine est dominée par des mouvements évangélistes et fondamentalistes chrétiens pour qui la religion sert d'arme contre l'enseignement laïc, contre le droit à l'avortement, contre le mariage «gay» et autres idées «libérales» que cette droite abomine. Le fondamentalisme religieux s'exprime haut et fort parce qu'il se confond avec la politique de droite

L'extrême droite US est, elle, fanatiquement religieuse au contraire de l'extrême droite néo-faciste et néo-nazie. Elle est constituée d'Identity Christians, de groupes suprématistes blancs violents comme la Aryan Nation, la White American Resistance, qui puisent dans la Bible, spécialement dans l'Apocalypse, leur inspiration, groupes fanatisés par des théories conspiratoires (tous sont convaincus que le gouvernement fédéral est passé sous le contrôle de scélérats cachés), mêlées de prédications millénaristes (guerre nucléaire imminente, famine globale, effondrement économique) et d'annonce d'un Armageddon final qui anéantira les séides de l'Antéchrist – à savoir les Noirs, les Juifs, les libéraux, les féministes et les homosexuels et préludera au règne des Justes.

Fin des Grands récits

Les Grands récits du progrès, ces religions politiques qui ont servi notamment à promettre la déchéance fatale des religions révélées et de leurs églises oppressives et remparts des exploités, ont aussi fini par se décomposer sous nos yeux – au bout d'un cycle relativement court – en parachevant le recul du religieux, celui des religions de l'immanence comme de la transcendance.

Ce n'est pas la «foi bolchevique» et ses divers avatars hétérodoxes qui a reçu démenti décisif et direct, c'est l'ensemble plus vaste, épistémologique, civilisationnel, des Grands récits de sacralisation de l'histoire promettant un eschaton séculier, programmes apparus tout armés aux temps romantiques de Saint-Simon, Fourier et Robert Owen, qui ont perdu toute crédibilité.

La dissolution de ces Grandes espérances modernes a été entamée bien avant l'effondrement de l'URSS. La récente perte totale de foi dans les religions séculières tient au processus en longue durée de la sécularisation et elle en confirme la logique inexorable. Les religions politiques tiraient leur «plausibilité d'une figure de l'union de la collectivité avec elle-même issue de l'âge des dieux.» Ce que je veux suggérer c'est l'idée d'une coupure récente majeure dans le temps historique, de quelque chose d'essentiel et d'irréversible. Cela touche à quelque chose de beaucoup plus profond et

de plus large que la dissolution des pays du pacte de Varsovie et les conséquences que les uns et les autres peuvent en tirer. Quelque chose qui atteint le cœur de la conscience moderne. Fin des religions séculières, fin des grands enthousiasmes, des «grandes politiques» mobilisatrices et des communions de masse. Une formule s'impose pour l'époque qui est la nôtre, empruntée à Balzac: Illusions perdues.

L'homme est «devenu définitivement une énigme pour lui-même» en même temps qu'il ne parvient plus à transcender sa destinée individuelle vouée à la mort et à l'oubli en projetant l'humanité dans un avenir meilleur entrevu. La fin de l'idée de progrès est synonyme d'un «effacement de l'avenir», de l'avenir comme promesse de salut collectif, et même de toute attente positive et confiante dans le futur – cette fin est synonyme encore de la fin des utopies qui, situées d'abord par Thomas More et ses descendants aux antipodes furent établies par l'imaginaire du 18^e siècle dans l'avenir prévisible.

À la question éminemment moderne, qui était celle de Kant, «Que nous est-il permis d'espérer?», plus aucune réponse ne viendra. «L'avenir restera sans visage». Pas tout à fait au reste, ce serait trop beau et trop sobre. Si quelque chose demeure entrevu, par la doxa actuelle, du futur proche, ce quelque chose est simplement beaucoup plus menaçant que prometteur: réchauffement de la planète, ruine écologique, hiver nucléaire, pandémies etc. L'éthos du 21^e siècle sera celui de la peur de l'avenir potentiellement catastrophique et de la précaution comme vertu civique subsistante.

Privatisation des croyances et religion à la carte

Les curieux avatars présents de la croyance subsistante dans les religions révélées mêmes confirment, sur leur propre terrain, un éclatement individualiste que les chercheurs qualifient par des formules frappantes: «religion à la carte», «religion en miette»... Le religieux parle encore à certains esprits, mais plus guère selon des dogmes, ni au milieu de communautés ecclésiales, à travers des liturgies et des rites collectifs. On pourrait parler de dé-communautarisation du fait religieux. C'est alors le sens même du mot, l'essence de la chose qui changent: la religion aujourd'hui se règle sur les «besoins individuels» de fidèles peu fidèles, libres de magasiner, de zapper, d'en prendre et d'en laisser. Danielle Hervieu-Léger emprunte, pour dire ceci, le terme à la mode de «dérégulation»...

La religion servait à créer des communions; une religiosité privatisée, une foi qui doit permettre de s'individualiser, c'est – du point de vue simplement historique – le monde à l'envers. Voici donc l'autre mutation advenue sans crier gare: nous assistons présentement «en temps réel» à un processus qui n'a pas fini de déployer sa logique, laquelle inverse la fonction immémoriale du religieux. Ce processus se donne aussi à

comprendre de façon limpide dans le retournement de conjoncture de la fin du 20^e siècle. Un autre terme, de notre époque, s'impose pour désigner cette métamorphose inouïe sur le plan historique: celui de privatisation du fait religieux. Celle-ci peut se dire négativement: le religieux aujourd'hui ne peut plus ni s'inscrire dans une tradition (une transmission, du moins autochtone) ni se massifier en communion collective reposant sur des institutions d'encadrement (sur des communautés ecclésiales: église ou parti). Cela revient à dire que le religieux subsiste bel et bien, mais en ayant abandonné les deux caractères – transmission et communion – qui en ont fait séculairement la raison d'être, et en leur ayant même substitué une logique inverse.

À l'inverse en effet de tout ce qui fait «religion» dans l'histoire, nous voyons se diffuser une forme de religion «en miettes», un religiosité «à la carte» qui fait du religieux et du sacré se produisent encore parmi nous – mais qu'ils n'émanent plus des lieux et des mécaniques de tradition inter-générationnelle, de stabilité sociétale, d'identité collective par l'entremise d'une foi partagée où on s'attendrait à la rencontrer. Une chercheuse, Danielle Hervieu-Léger décrit ce qu'elle entend par la religion «en miettes»:« des croyants flottants qui bricolent eux-mêmes leurs petits systèmes de signification et font passer l'authenticité de leur quête spirituelle avant le devoir de conformité que leur prescrivent les autorités des institutions religieuses dont ils relèvent en principe.»

Des croyances (y compris les plus irrationnelles) trouvent certes des adhérents, adhérents «nomades» plutôt que fidèles, ce sont de nos jours les églises (au sens le plus étendu de ce mot) qui ne font plus recette. De la croyance qui contribue à accentuer l'éparpillement et la fluidité sociaux, alors que la «religion», selon toutes ses définitions historiques et comparatistes, était censée produire de l'Un et du stable, de l'orthodoxe (qu'il fût catholique ou «marxiste») et était classiquement «expliquée», de Rousseau à Ém. Durkheim, par le besoin de communauté et de partage de valeurs, d'absolutisation des grandes valeurs collectives, éthiques et civiques, et de sacralisation de la «volonté générale». La religion faisait de la cohésion organique, voici que ce qui en subsiste contribue désormais au centrifuge, à l'atomisation sociétale, au cocooning. Les religions politiques faisaient du social en mouvement de masse et en mobilisation, la religiosité nouvelle fait du social en miettes et en stase.

Alors que les penseurs d'autrefois et de naguère définissaient la religion comme la garante et le moyen du maintien du lien social (re-ligio, selon l'étymologie contestée), ce qu'on peut identifier comme le religieux devient, sous nos yeux, précisément l'inverse : l'instrument de l'individualisation anti- ou extra-sociale, l'instrument d'une individualité narcissique, hédonistes (on pensera aux rituels tantriques et thaumaturgiques actuels, ces véritables «cultes du moi»), le signe distinctif de l'autonomie individuelle

Alors que, il y a un siècle et plus, le religieux était sociétal et «englobant» et l'agnosticisme, le scepticisme, individuels, alors que les religions politiques du siècle écoulé cherchaient à produire de l'unanimisme mobilisateur en répudiant, qu'elles fussent bolchevik ou fascistes, un individualisme qualifié par les deux de «bourgeois», voici que nous sommes advenus dans une logique inverse: celle de la sécularisation sociétale accomplie et de la prolifération de la croyance privatisée!

Le «dernier homme» du monde de l'abondance routinisée consomme du spirituel «personnalisé», erre et magasine dans les «grandes surfaces» d'une religiosité en tous genres où il y en a, et il doit y en avoir, pour tous les goûts.

C'est tout ceci qui permet de parler non d'une altération de la religio perennis, mais d'une inversion sidérante en cours de ses fonctions millénaires. Une religiosité privatisée, c'est, historiquement, un oxymore. Quand l'histoire, envisagée sur la longue durée, accouche, et ceci est bien rare, d'un cas de figure absolument paradoxal, il convient de s'interroger longuement.

Cette altération-inversion est à mon sens la forme, entropique et éclatée, peu exaltante aussi, qu'a pris au bout du compte l'aboutissement sécularisateur – c'est la figure concrète de ce que le sociologue Jean-Marie Guyau avait entrevu comme l'«anomie» de l'avenir et Max Weber, comme le «polythéisme des valeurs». À mon sens cette privatisation éclatée est l'aboutissement concret de la sécularisation; sans doute n'est-il pas grandiose mais, sauf cataclysme et crise collective massive, il est indépassable. L'anomie est le concept de notre temps – concomitant de la Fin des Grandes espérances et de la décomposition de tous les absolus civiques.

Dans cette conjoncture, la crise de la laïcité, en France par exemple, et l'effondrement achevé de la culture catholique ne sont pas contradictoires; ils sont le produit de la même logique ou dialectique de la dilution des croyances et de la décomposition des systèmes de communion sociale globaux.

L'âge de la religion à la carte est aussi, notons cette connexion, un âge de l'éthique indolore, de la moralité du moindre effort, du «droit» au bonheur – moralité diamétralement opposée, elle aussi, aux éthiques du devoir et du sacrifice qui allaient de pair avec les religions révélées comme elles s'imposaient aux militants des religions politiques.

■ Quelques tendances du marché

Certaines tendances particulièrement porteuses dans le marché des adhésions sectaires et des croyances à la mode sont susceptibles d'être relevées. On peut les identifier par

des termes connus car l'innovation dans l'ordre des crédulités relève toujours de l'art de faire du neuf avec du vieux, du retapage et du recyclage de formules bien connues et antiques.

Primitivisme s'impose pour caractériser beaucoup de croyances – primitivisme dans le sens d'un romantisme d'un état perdu de sociétés humaines en symbiose avec la nature – illustré par exemple par les avancées de «spiritualités aborigènes» et de «rituels amérindiens». Primitivisme qui va de pair avec une répudiation gnostique de la modernité technologique, une suspicion non moins gnostique à l'égard des «sciences officielles» et avec des formes de millénarisme écologique. Dans le marché actuel des biens spirituels, on n'aurait garde d'omettre le secteur orientalo-écologique féministe avec les cultes de la Goddess – composantes qui font voir, comme on peut le repérer partout, la porosité essentielle entre l'identitaire et le supposé spirituel-religieux.

Dans le domaine du para-religieux thaumaturgique que les chercheurs englobent dans la catégorie floue des «nouvelles spiritualités», Feng Shui, Yoga, Zen, T'ai chi, Tao, Soufisme sont apparemment parmi d'autres causes de séduction des moyens de révolte et de rupture narcissiques avec la rationalité technique-instrumentales.

Orientalisme : composante éminemment occidentale en réalité, et consumérisée, qui prédomine en de nombreuses entités sectaires. Il suffit peut-être qu'un mythe soit offert comme étranger à l'histoire judéo-chrétienne pour qu'on puisse lui prédire de l'avenir en Occident. Ainsi les croyances en la vie future, le paradis et l'enfer ne retiennent plus, au dire des sondages, que moins de 25% des Occidentaux, alors que progressent comme jamais les croyances dans la «réincarnation» et la métempsycose.

Occultisme enfin sous tous ses avatars dont la typologie s'est fixée au 19^e siècle. Les ainsi nommées «nouvelles spiritualités» sont préférentiellement portées sur l'occulte, le superstitieux, l'ésotérique, le mystérieux, le numérologique, les arts divinatoires – et finalement l'inintelligible, mais en ceci elles n'ont rien de neuf justement.

Ce qui était au centre du religieux judéo-chrétien, la Transcendance et la Loi morale, le Dieu unique et le Salut, se sont dissipés, tandis que le périphérique refoulé, le magique, le chamanique, peuplent l'espace en expansion des prétendues «spiritualités nouvelles» et «alternatives» – cette expression floue signalant que les chercheurs ont renoncé à chercher à fixer des frontières au phénomène et que le vague mot de «religiosité» serait encore trop restrictif. Les chercheurs américains identifient aussi, si je puis dire, ces choses émergentes comme de la «quasi religion», le préfixe commode permettant de ratisser large. Toutes les tentatives de synthèse définitionnelle et de typologie tournent court dans la mesure où le marché du religieux forme désormais une dilution infinie, un univers flou en expansion, univers qui a depuis

longtemps franchi toutes les limites catégorielles et distinctives pour s'étendre en une nébuleuse informe du para-rituel, du para-religieux, du para-normal et du para-scientifique sans frontière où seule l'énumération burlesque semble rendre justice à la logique diffuse du phénomène.

Énumérons... Astrologie, yi-king et autres «traditions» divinatoires, crédulités télépathiques, cultes de l'énergie cosmique, attente parousiaque des soucoupes volantes et des extra-terrestres messianiques, UFO Religions, pratiques d'envoûtement et autres faits de magies noires, doctrines de la Near Dead Experience. En suivant la gazéification expansive du spirituel-religieux-liturgique ont rencontré encore le retour en force de la magie sous toutes ses formes, le thématurgique, le chamanique contemporain avec sa spiritualité diététique, ses nouveaux interdits alimentaires, ses bio-légumes, son anti-tabagisme, ses rituels corporels et hygiéniques de l'autre (médecines alternatives et autres thaumaturgies, massages tantriques, gymnastique falungong...), ses «médecines alternatives», ses Therapy Groups et sa psychologie «jungienne» ou autre.....

Peut-on encore parler de «croyances» pour tout ceci – ou ne faut-il pas, avec Jean-Claude Guillebaud, élire un terme moins neutre: de nos jours, diagnostique-t-il, «la croyance a cédé la place à la crédulité», – une crédulité, on aurait tort de ne pas souligner d'abord cet aspect, qui a engendré un boom économique nullement négligeable car la commercialisation du magique et de l'irrationnel va bon train et ce qui échappe aux églises enrichit le commerce le plus séculier.

Ce qu'on présente comme des «spiritualités nouvelles», se situe ainsi non du côté d'un déisme sublimé et abstrait, mais du côté opposé : celui du magique, exorcistique, vaudouiste, tantrique, c'est à dire de cet imaginaire bariolé et débridé d'intervention active du numineux que les églises chrétiennes s'étaient séculièrement efforcé de refouler et d'éliminer. L'emprise sociétale universelle de la science et de la technique n'a en tout cas aucunement tari ces phénomènes résurgents – comme les positivistes de jadis se flattaient qu'elle ferait automatiquement.

Peut-être doit-on déceler avant tout dans ces religiosités kitsch et régressives un fantasme compensatoire pour l'homme plongé «dans les eaux glaciales du calcul égoïste», une nostalgie d'un monde enchanté du passé, monde fantasmé comme plus chaleureux. La nostalgie, comme composante de l'ethos post-moderne, c'est une idée à creuser. Le marché pour l'adolescent occidental carbure à la nostalgie du magique: voir le succès de Harry Potter, du Seigneur des anneaux etc. La nouvelle «culture jeune» nourrit une passion, juvénile justement, pour la sorcellerie, les fétiches et les talismans, pour le paranormal, passion portée par les jeux électroniques et par des blogs que le monde adulte s'obstine à négliger de prendre en considération.

Pour conclure: le religieux survit dans et par la sécularisation même, il survit sous des avatars adaptés à une société séculière, individualiste, coccooniste, consumériste, – et enfin et surtout il survit sous une forme et fonction inverses de sa fonction immémoriale. Il prolifère dans une coexistence plus schizoïde que jamais avec la positivité scientifique, économique, technologique et managériale du monde et avec la désacralisation et la perte d'aura des grandes expériences humaines, l'Art, Eros et Thanatos. Le religieux survit dans la mesure même où il a cessé d'être socio-structurant. C'est la sécularisation qui l'a fait muter et qui le proroge du même coup en en inversant la polarité.

Les résidus du sacré civico-collectif

J'en viens à la question ultime que je ne peux écarter de ma problématique. Où rencontre-t-on encore, en dépit des émiettements de la croyance, en dépit des processus délétères, déconstructeurs et centrifuges que j'ai décrits, au milieu de l'«effacement de l'avenir» et une fois le «passé d'une illusion» de Grande politique répudié, en dépit de l'anomie ambiante, où rencontre-t-on, dis-je, de la sacralité civique et, d'aventure, des tentatives de réinvestissement du sacré dans de (relativement) nouveaux objets?

Les derniers fétichismes collectifs du temps présent auxquels les sceptiques accollent des noms dérisoires – droits-de-l'hommeisme, rectitude politique etc. – sont à l'évidence des bricolages «résiduels» et réinvestissements de sacré dans un monde abandonné à l'immanence et pourtant incapable d'y faire face avec sérénité. Dans le monde de l'immanence d'où se sont retirés tour à tour les religions traditionnelles, les religions politiques et le sacré civique, on peut observer le rebricolage affairé et la consolidation de résidus instrumentalisés et d'autant plus fétichisés qu'ils survivent à une atmosphère pieuse et numineuse révolue : la Shoah, les Droits de l'homme ont commencé à être étudiés en ces termes. Je penserais à la notion de «butte-témoin» en géologie: quelque chose subsiste, érodé, dans le paysage, qui appartient à une ère géologique antérieure.

Une inflation du moralisme sentimental, concomitante à la dissolution même du politique, a engendré le culte des droits de l'homme, et la sacralisation de l'«humanitaire» caritatif, deux résidus du christianisme à l'évidence, qu'un mauvais esprit comme Régis Debray désigne, comme il convient quand on a pratiqué Marx, d'«opium des riches». La souffrance à distance est la forme ultime, médiatique, de la charité et de l'aumône. Il est toujours intéressant de suivre les ultimes avatars des valeurs chrétiennes persister en s'adaptant.

L'écologisme qui commence sous nos yeux à élaborer ses rituels culpabilistes est le plus

crédible des candidats à une sacralité réinvestie pour le siècle nouveau. Si le problème du monde ci-devant judéo-chrétien est toujours celui d'un Salut par l'ascèse, le salut écologique a un bon potentiel. Je pense que l'idéologie écologiste qui carbure à l'angoisse des technologies nouvelles, en contraste absolu avec le goût des cheminées d'usine crachant leurs suies révolutionnaires du productivisme socialiste d'autrefois, est une des expressions contemporaines de l'angoisse sacrée comme régulateur social faute de projets communs.

L'écologisme est non seulement le seul mouvement actuel qui présente un potentiel de mutation en millénarisme, mais en fait, on peut apercevoir en «temps réel» cette mutation s'opérer en Amérique. Des sectes écolo-millénaristes attendent une catastrophe ultime qui engloutira les Pécheurs-pollueurs, suivie d'une régénérescence écologique où ne survivront qu'une poignée de Verts. L'esprit eschatologique, chassé de l'histoire, se réfugie ainsi en une nature réifiée comme de «l'anti-histoire»: c'est une hypothèse élégante qui est celle développée par D. Folscheid.

Quelque chose de gnostique persiste dans le renversement même des valeurs dont je fais état, du progressisme à l'écolo-religiosité: la civilisation industrielle est et demeure, du socialisme utopique de 1820 à l'écologisme de 2009, l'Empire de l'Antéchrist. On perçoit ou entrevoit le potentiel passionnel de zèle de la sacralisation écologique avec son esprit de censure et d'intimidation, sa volonté de rééducation des méchants, son fanatisme possible.

Crise de la démocratie

Le processus de délitements successifs du sacré et de désenchantement du monde qui a entraîné au bout du compte la chute des religions politiques et la débandade de leurs derniers fidèles en même temps qu'il faisait aboutir, dans la plupart des pays d'Occident, à un état de stase anomique les croyances religieuses, fluides, privatisées et mêlées aux survivances du magique, était censé pour les bons esprits spéculatifs de jadis et de naguère s'arrêter du moins là. Il se fait pourtant qu'un délitement historique d'une telle ampleur ne s'arrête pas nécessairement là où la raison raisonnable voit logiquement s'achever sa tâche légitime et qu'il n'est pas possible d'en contenir la dynamique et de la faire buter sur un aboutissement supposé satisfaisant pour l'esprit.

Tous les observateurs constatent aujourd'hui, ils le font souvent avec effroi, que la décroyance, toujours en cours, ne s'arrête pas du tout aux religions révélées ni aux ainsi nommées religions séculières, qu'elle est une sorte de Char de Jaggernaut qui poursuit aveuglément, sans fin ni cesse, une désacralisation des solidarités collectives, une dévaluation des valeurs collectives et des «religions civiques» à la J. J. Rousseau dont nul ou bien peu souhaitaient la dissolution. L'image qui hante les analyses des uns

et des autres est celle de la chute successive de dominos.

La dernière étape de la sécularisation est perçue alors par plusieurs essayistes comme débouchant sur une crise de la démocratie, une déconstruction inopinée de la res publica, une crise des solidarités, un rejet des devoirs civiques, une dégradation du fait démocratique en politique-spectacle couplé de politique-sondages.



Chez Nietzsche, la Mort de Dieu allait être exaltation du pouvoir de l'homme, libération de la «volonté de puissance». C'est qu'il rejetait l'idée, répandue en son temps par tous les spiritualistes anxieux, que l'étape finale du désenchantement du monde ne pouvait être que désespoir existentiel, dérégulation, aveulissement, perte d'énergie pour les grandes choses, aboulie dans la médiocrité repue du Dernier homme.

Il y a dans le monde moderne, un secteur – en gros, «la science» – qui dit que l'univers est neutre et indifférent aux hommes, que la vie est un simple hasard galactique et que la conscience humaine est un «épiphénomène». Mais évidemment il n'y a pas et, jusqu'à preuve du contraire, il ne saurait y avoir de société établie sur ce désolant savoir. Depuis Rousseau qui en avait théorisé la nécessité pour le maintien du contrat social, les modernes ont bricolé des «religions civiques», mais aussi des eschatologies révolutionnaires, une quelconque sacralisation d'absolus terrestres pour combler le vide. C'est qu'ils se trouvent à échéance indéfinie dans une situation instable entre deux impossibles. L'homme (post-)moderne se trouve pris à jamais entre l'impossibilité d'un retour à l'enchantement de la transcendance et l'impossibilité de regarder en face l'immanence inerte des choses et d'assumer l'absurdité du monde. Il lui reste à continuer à chercher des manières résiduelles de s'illusionner.